

Réflexions sur le Sonnet 1 de Shakespeare

par

Alain Mercier

Agrégé d'anglais

Peut-on encore de nos jours lire avec plaisir, et avec profit, les *Sonnets* de Shakespeare, ces « *méditations rigoureuses et touffues* » (Henri Fluchère) publiées en 1609 ? N'a-t-on pas mieux à faire à une époque menacée de tyrannie intellectuelle, caractérisée par les fake news, les vérités alternatives, la cancel culture, le complotisme... et par les dérives d'idéologies comme le wokisme, l'appropriation culturelle, l'intersectionnalité... ? Or ces idéologies, comme toutes les idéologies, produisent du langage, « *elles entrent dans les consciences par les moyens du langage.* » (Henri Lefèvre) Et les mots peuvent tuer, car on trouve « *au bout de leur frappe la vibration matérielle de l'action.* » (Jean-Pierre Faye)¹ Selon la critique Helen Vendler l'intérêt des *Sonnets* réside moins dans la nature de leurs thèmes que dans la façon dont ils sont traités sur le plan stylistique, au travers de la grammaire, de la syntaxe et du choix des mots. C'est pourquoi il ne nous paraît pas inutile de les lire, en examinant la densité du langage, son épaisseur culturelle, la polyvalence des mots, les sens cachés, les nuances, la subtilité, afin d'aiguiser notre sensibilité et notre jugement, et de nous tenir en alerte devant ce que l'on sait depuis toujours être « la meilleure et la pire des choses. »

1

1 Cf. T. Feral, *Le national-socialisme : vocabulaire et chronologie*, L'Harmattan, 1998, pp. 7, 10.

Parmi les 154 sonnets le *Sonnet 1* est particulièrement intéressant car il semble avoir été conçu comme une préface. Il n'a pas été écrit le premier : c'est un index des thèmes et des moyens illustrés dans l'ensemble du recueil.

1. From fairest creatures we desire increase,
That thereby beauty's Rose might never die,
But as the ripper should by time decease,
His tender heir might bear his memory :
5. But thou, contracted to thine own bright eyes,
Feed'st thy light's flame with self-substantial fuel,
Making a famine where abundance lies,
Thy self thy foe, to thy sweet self too cruel.
9. Thou that art now the world's fresh ornament,
And only herald to the gaudy spring,
Within thine own bud buriest thy content,
And, tender churl, mak'st waste in niggarding :
13. Pity the world, or else this glutton be,
To eat the world's due, by the grave and thee.

1. Des êtres les plus beaux, on voudrait qu'ils procréent,
Pour que jamais ne meure la Rose de beauté,
Que, lorsque avec le temps le plus mûr périra,
Son tendre héritier transmette sa mémoire ;
5. Mais toi, fiancé à tes propres yeux brillants,
Tu en nourris le feu de ta substance même,
Créant une famine où règne l'abondance,
Trop cruel ennemi envers ton cher toi-même.
9. Toi, aujourd'hui la fraîche parure du monde
Et l'unique héraut du printemps chatoyant,
Dans ton propre bourgeon tu enterres ton bonheur,
Tendre avare, tu dilapides en lésinant.
13. Prends le monde en pitié, ou le tombeau et toi,
Glouton, engloutirez ce qui au monde échoit.

Traduction Jean-Michel Déprats

Dans ce poème le locuteur exhorte un jeune homme à engendrer un fils, image de lui-même qui lui garantira une forme d'éternité. La première lecture nous laisse perplexes. Si l'on note un langage issu de la tradition poétique (la rose, le bourgeon, le printemps), le combustible (fuel, vers 6) et la famine font plutôt penser aux soucis de l'économie domestique, *increase* (vers 1) évoque le PIB, *bear* (vers 4)

le fruit d'un placement en bourse, *due* (vers 14) la comptabilité, qui ne font pas bon ménage avec le registre religieux des péchés mortels de glotonnerie et d'avarice. Les vers 6 et 14 suggèrent une idée de cannibalisme : le jeune homme se doit au monde, or il se mange lui-même. Il existe un va-et-vient entre la généralité (*the world*) et la particularisation (*thou*), entre l'admiration et l'admonestation, entre l'appel à la raison et la supplication morale, entre un vocabulaire simple et des comparaisons alambiquées. Le distique jaculatoire est incompréhensible.

L'objectif de ce sonnet est de convaincre. Mais un discours argumentatif peut-il être poétique ? Le langage est-il en adéquation avec les buts recherchés ? Le tableau s'éclaire si l'on refuse de céder à la première impression et si l'on se laisse guider par les critiques spécialisés. H. Vendler structure cette accumulation de mots apparemment désordonnée autour de l'idée de profusion délibérée. Certains de ces mots vont réapparaître régulièrement dans le recueil, avec à chaque fois une résonance particulière : *fair, beauty, time, eyes, sweet, grave...* Le vocabulaire exprime les valeurs évidentes et indiscutables du poète : la beauté, la mémoire, l'abondance, la douceur, la lumière... Il porte aussi des concepts convoqués par paires opposées : *increase decease, ripe die, expansion contraction, avarice waste...* Les actes de parole sont nombreux : l'appel au consensus (vers 1) est suivi d'un exemple (vers 3), l'éloge et le reproche se combinent en un oxymore (*tender churl*, vers 12), l'exhortation est renforcée par une menace prophétique (vers 13)... Les idées ne s'expriment pas au détriment des images : la rose, la flamme, l'œil brillant, le héraut, le bourgeon... ces images se tissent entre elles par des liens métaphoriques ; la rose de la généralisation réapparaît dans le bouton du reproche adressé au jeune homme, la famine de l'adresse directe se retrouve dans la prophétie du gloton... Les images s'inscrivent dans le discours cohérent d'un locuteur qui, emporté par l'urgence de la situation et l'intensité de l'émotion, semble puiser dans un fond personnel : nous avons l'impression de nous trouver en présence d'une personne réelle.

Ainsi l'utilisation du langage relève-t-elle d'une logique certaine. Mais l'aridité de ce que l'on pourrait tenir pour un inventaire est compensée par des idées subtiles : la profusion, espérée de la part du jeune homme, est mise en acte dans l'esthétique du poème, qui se présente comme un bourgeon dont les feuilles (les sonnets) vont se déplier dans la suite du recueil. D'autre part la volonté de profusion est une condamnation implicite du narcissisme du jeune homme.

Dans son magistral ouvrage *Les Sonnets de Shakespeare* Jean Fuzier insiste sur l'idée de densité. Seuls quelques exemples seront donnés pour illustrer l'épaisseur sémantique, chez le poète comme chez le dramaturge. Dès le vers 1 les mots *creatures* et *increase* sont mis en relief par homophonie. *Creatures* revêt ici le sens de toutes choses créées, pas seulement d'êtres animés : ainsi la métaphore du

jeune homme et de la rose va-t-elle pouvoir se développer de façon naturelle. *Increase* est lié à la croissance, à la moisson (Cérès, déesse des moissons, est inscrit dans le mot *increase*) ; il a aussi le sens de procréation (dans le poème *Venus and Adonis* le bel Adonis se défend des assauts d'une Vénus insistante : « *You do it for increase.* ») Ce vocable termine délibérément le premier vers, car il porte le thème qui va irriguer les dix-sept premiers sonnets, les « *procreation sonnets.* » La rose du vers 2 se trouve au centre d'un complexe de sens. Elle situe le sonnet dans la tradition de la poésie de cour et représente la beauté du jeune homme ; mais aussi la beauté idéale, image empruntée à la philosophie néo-platonicienne. *Rose* s'oppose à « *die* », la rose étant un symbole de régénération du fait de sa ressemblance (ou de sa parenté ?) étymologique avec la racine latine *ros*, la rosée, la pluie. *Rose* est doté d'une majuscule : on y voit une allusion à l'identité du jeune homme, qui serait peut-être Wriothesley, comte de Southampton, probablement prononcé *Roselei* au seizième siècle.

Le vers 4 présente un de ces jeux de mots dont les Elisabéthains étaient friands. Le tendre héritier présentera dans sa physionomie le souvenir de son géniteur. Mais il faut décrypter et passer de *tender heir* à sa traduction latine fantaisiste, *mollis aer*, dont on tire *mulier*, la femme. *Tender heir* est donc le tendre héritier, et aussi l'épouse qui portera l'enfant du jeune homme. Il serait légitime de s'interroger sur la validité de cette interprétation tortueuse, mais Shakespeare utilise ce même jeu de mots et l'explique dans sa pièce *Cymbeline*. Au vers 5 *contracted* a le sens de contracté, replié, mais aussi le sens légal de engagé par contrat, plus courant au seizième siècle : le jeune homme s'est fiancé avec lui-même, une accusation de narcissisme renforcée par le jeu de mots *eyes / I*. Nous pourrions démontrer jusqu'au dernier vers cette capacité des mots, y compris des mots grammaticaux, à se dédoubler, à se ramifier, à foisonner.

La densité sémantique s'enrichit d'une épaisseur culturelle. Le péché de glotonnerie, comme la rose de la beauté, reprend la tradition médiévale. L'injonction à engendrer est un écho de la Bible (croyez et multipliez), d'Erasme et de son *Eloge du mariage*, et de la philosophie politique de l'époque avec l'obsession dynastique de produire un héritier mâle pour le trône. Le vers 2 évoque le paradis et la vie éternelle, où la rose ne se fane jamais ; mais la chute est inévitable (*should*) avec le retour au chaos initial. Toute la carrière de Shakespeare est placée sous le signe d'Ovide, dont on retrouve ici les thèmes de la mutabilité et de la régénérescence, et l'image de la flamme, Narcisse parlant du feu qui le saisit lorsqu'il se contemple dans les ondes.

Le *Sonnet 1* est un exemple de l'utilisation toute personnelle de la langue anglaise par Shakespeare. Victor Hugo, dans son *William Shakespeare*, insiste sur un aspect de son génie : l'utilisation de l'antithèse. « *L'antithèse de Shakespeare,*

c'est l'antithèse universelle ; toujours et partout c'est l'ubiquité de l'antinomie ; la vie et la mort, le froid et le chaud, le juste et l'injuste, l'ange et le démon... La nature, c'est l'éternel bi-frons... Shakespeare est tout dans l'antithèse. » Les antonymes (*famine abundance, increase decease...*) se complexifient en paradoxes au vers 12. Dans *tender churl*, *tender* suggère la délicatesse et l'affection, mais *churl* est un rustre (un paysan au sens péjoratif). Cet oxymore se combine avec l'oxymore suivant (*waste in niggarding*), le paysan étant associé à la friche (*waste*), que l'on peut opposer au *tender* de la jeune pousse. Un autre sens de *waste*, le gaspillage, permet de créer l'oxymore avec *niggard* (avare) : en ne livrant rien de lui-même le jeune homme produit du gâchis. L'idée se poursuit avec *niggard* et *glutton* : il se livre à une débauche d'avarice. Enfin *churl*, paysan, rustre, avare, signifie aussi l'homme par opposition à la femme ; c'est un écho de *bud* (vers 11), dont le sens anatomique masculin permet d'interpréter le sens : Tu gardes en toi la semence que tu devrais répandre.

Une autre caractéristique du style de Shakespeare est l'emploi de la catachrèse, ou *mixed metaphor*, qui consiste à fondre ensemble des images de registres différents pour développer une même idée. Ainsi le jeune homme est-il une chandelle qui se consume à la flamme de ses yeux, et une rose dont le bouton refuse de s'ouvrir, c'est-à-dire une chandelle dont les pétales refusent de se déployer. La chandelle qui n'éclaire que sa propre personne symbolise le refus de l'esprit, le bouton en dormance, le refus de la chair, l'esprit et la chair étant l'une des dualités de l'être humain. Les métaphores ne servent donc pas de simples ornements. Elles révèlent des « *coïncidences croisées infinies, toutes pertinentes, entre la pensée et les mots (et la pensée dans les mots)* » (Anne-Marie Miller-Blaise).

La densité, la complexité et la subtilité caractérisent aussi l'aspect proprement poétique des *Sonnets* : structures, rythmes, figures de style, mélodie et polyphonie, tension émotionnelle, élans lyriques, richesse des images sont pour le lecteur attentif l'objet de découvertes incessantes. Pour le traducteur les discours superposés présentent un défi insurmontable.

Pour répondre à notre question initiale : peut-on, de nos jours, lire les *Sonnets* ? Les rappeurs qui s'en saisissent, avec succès, apportent la réponse. Peut-on les lire avec plaisir ? Avec le plaisir de l'étude et de la découverte. Avec profit ? Ambivalence, polyvalence, ambiguïté, équivoque, ramifications... : des mots d'apparence bénigne cachent des implications insoupçonnées ; utilisés par d'habiles manipulateurs dans le débat public ils peuvent être des armes redoutables. L'étude des *Sonnets* présente un aspect prophylactique, et à côté d'ouvrages de réflexion peut tenir une humble place dans la compréhension des pièges de la parole de la « bête immonde », jamais terrassée.